

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***Laura Laur* de Suzanne Jacob ou « Comment nommer sans dire »**

Louise Milot

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1983). Compte rendu de [*Laura Laur* de Suzanne Jacob ou « Comment nommer sans dire »]. *Lettres québécoises*, (32), 23–25.

# Laura Laur

de Suzanne Jacob

ou

## «Comment nommer sans dire»

*«Je ne peux pas imaginer un tel être. Et je ne crois pas qu'il existe.» (p. 82)*

Dans le titre de son second livre, Suzanne Jacob attire encore l'attention sur un nom de femme, *Laura Laur*.<sup>1</sup> Et ce faisant, elle peut donner l'impression de reprendre une opération du genre de celle de *Flore Cocon*,<sup>2</sup> qui avait consisté à placer au centre du récit un personnage féminin tout ce qu'il y a d'original, dont les audaces et la désinvolture envahissaient l'espace.

Mais cette impression s'efface vite car s'il y a encore de la marginalité chez Laura Laur, il est sûr en revanche que l'éclatement fantaisiste qui encadrait le premier roman n'a pas été retenu. Nous sommes plutôt, cette fois, dans une aventure d'écriture piégée, au sens où le discours annonce et propose ce qu'il peut le moins et même ce qu'il veut le moins livrer: Laura Laur elle-même, personnage laissé en creux, sorte de négatif, ce qui ne veut pas dire — attention! — qu'il faille la lire comme un personnage de mystère. Je m'explique.

Le roman fonctionne à partir de cinq chapitres, cinq morceaux, qui correspondent à cinq points de vue dont on peut penser qu'ils visent à cerner «la vraie nature» de Laura Laur. Les chapitres extrêmes (1, 4 et 5) présentent des visions «familiales»: celle du plus jeune frère de Laura, Jean (1), celle du frère aîné, Serge (4) et celle, très rapidement esquissée, de leurs parents (5). Quant aux visions centrales, ce sont celles de deux amants concomitants de Laura: Gilles, riche, marié, dans la cinquantaine, et Pascal, modeste, libre et jeune. C'est dire que Laura a beau être présentée comme le personnage central, à aucun moment

ce texte ne lui reconnaît le privilège ou d'être narratrice, ou d'être focalisatrice. Là où l'un ou l'autre de ses propos sont reproduits, là où on nous présente, soi-disant, son point de vue, ce n'est toujours que par vision interposée, à même les souvenirs (ou les phantasmes, comment savoir?) des autres, des hommes de sa vie...

Cette juxtaposition de focalisations sur un même personnage-objet est loin d'être une nouveauté et on le remarque d'autant plus qu'elle n'atteint pas, ici, au caractère de nécessité qu'impose, dans certains romans<sup>3</sup>, la même technique. Quant aux coïncidences plus ou moins spectaculaires auxquelles donne lieu le procédé — Gilles et Pascal qui se retrouvent au même moment, dans le même Bargain Store, en train d'acheter pour Laura le même genre d'objet; Agnès, collègue de Serge, qui se révèle être l'épouse de Gilles, le couple dînant chez Serge *justement* le soir où Laura s'y trouve *comme*

par hasard et choisit de se suicider; — ces coïncidences donc, ne sont ni très convaincantes, ni très surprenantes et d'ailleurs la plus importante d'entre elles, le suicide de Laura à la fin, a été court-circuitée par les peurs de Serge:

*Mon angoisse, c'est qu'elle nous meure là.*

*C'est fou cette idée. Elle est bien capable d'être venue ici pour mourir (p. 153).*

Quoi qu'en dise l'endos de la couverture, la question «mais qui est donc Laura Laur» n'est pas une bonne question à poser à ce livre. La réponse ne peut être que décevante puisque ce roman, justement, se donne pour propos de n'en faire aucune.

Interrogeons donc le livre au niveau plus proprement textuel de son intentionnalité, entendue comme le lieu vers lequel tend le discours, depuis son point de départ jusqu'à sa finale. On remarque



Suzanne Jacob

alors que «Laura Laur» est tout de même un titre bizarre, à l'examiner de près. La plupart des passages du roman portent à croire qu'il s'agit là d'un prénom et d'un nom de famille<sup>4</sup>, et tous les personnages parlent du personnage central comme de «Laura», sauf un. Le plus jeune frère de Laura en effet, premier narrateur-focalisateur du roman, mais également annonciateur du suicide de sa soeur à la fin et, comme elle, n'ayant rien fait de sa vie, ne parle que de «Laur» :

*Je m'appelle Jean. Je suis le frère de Laur. Je parle lentement. Je suis un faible.*

(début du roman, p. 7; voir aussi tout ce premier chapitre).

À le prendre pour ce qu'il est littéralement, ce couple de mots en vient à correspondre, plutôt qu'à une suite prénom et nom, à la répétition du seul prénom, avec la finale en moins pour le terme répété, «Laur» constituant une variante, mais incomplète, de «Laura» et pouvant peut-être se lire comme une difficulté de dire (ou de redire) jusqu'au bout ce qu'on a pourtant prononcé une fois. Ainsi le mouvement du titre — et, pourquoi pas, du roman — loin d'aller vers un déploiement, tracerait un repli.

Par delà la question purement référentielle qui consisterait à se demander si le roman permet de lever le mystère sur Laura Laur, il faudrait plutôt voir le refus fait à Laura Laur, et à elle seulement, d'occuper une quelconque fonction au niveau de la narration, même si le personnage est surexposé dans le titre. Prétexte, objet ou révélateur, comme on voudra, ce personnage, à la limite, n'existe pas (voir la phrase citée en exergue) et rien d'étonnant à ce qu'il soit souvent évoqué comme à l'envers :

*(Gilles) ne savait rien d'elle, rien. S'il voulait parler d'elle, il devait parler de lui. (p. 78),*

ou encore :

*Pour mieux éloigner d'elle ce qu'elle savait d'elle-même, Laura imitait Pascal, ses gestes, sa démarche, son allure, ses jurons. Elle y parvenait. (p. 124).*

Un tel gommage mène à mettre en relief et en relation trois événements du roman qui, sous cet éclairage, forment un ensemble de figures qui répercutent la difficulté d'être du titre.

Le premier — nous en avons déjà parlé et nous y reviendrons — c'est le suicide de Laura. Le second concerne la mort de la petite fille de Laura, évoquée deux fois, et deux fois seulement, devant Gilles et devant Pascal, à deux occasions où, l'attitude de Laura frôlant l'exagération, le rappel du souvenir traumatisant a pour effet de calmer l'interlocuteur :

1) en plein Montréal, voilà que Laura exige de Gilles qu'il la mène à la mer et qu'elle enchaîne, comme pour désamorcer l'excessif de la requête :

*J'y suis déjà allée. Une fois, une seule fois.*

*J'avais une petite fille. Elle est tombée morte sur la plage. On est rentrés pour l'enterrer (p. 68);*

2) une autre fois, ayant trop bu, voulu jouer à la «roulette russe» et entraîne la colère de Pascal :

*Elle dit qu'il ne faudrait pas qu'il s' imagine être le premier mâle à la giffler. Elle dit qu'elle a été giflée pour toute une variété de raisons. Et une fois, le plus drôle, c'est quand sa petite fille est morte (p. 120).*

Dans la mesure où l'existence de cette enfant n'est rappelée que pour être rabattue sur sa mort, l'événement en rejoint un troisième, parallèle, soit un avortement de Laura à l'époque de son adolescence.

Cette fois, et comme en une symétrie inverse et complémentaire, les mémoires mises à contribution sont celles des deux frères de Laura. Si Jean n'y fait qu'une

allusion obscure (p. 39), Serge, lui, a fait de ce souvenir la pièce de résistance de sa psychanalyse :

*Je me suis accusé cent fois du meur..., de la faute de Laura à sa place (p. 150).*

Voici dans quel contexte avait été connue cette faute :

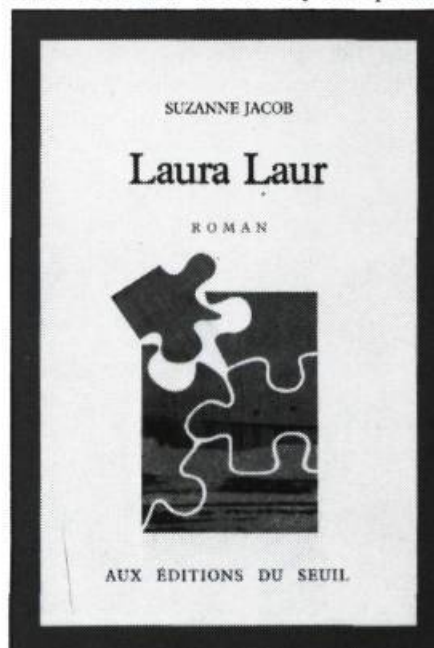
*[Laura] est entrée dans la salle à manger. Elle portait un plateau d'argent. Le grand plateau. Celui de la dinde de Noël. Elle le portait haut, [...] il y a un foetus dans le plateau (p. 144-5).*

Venant, dans le roman, après le rappel de ces deux derniers événements, il semble évident que le suicide de Laura réactive des particularités figuratives qui leur sont comparables : Laura meurt endormie, comme la petite fille, et elle est exposée aux yeux de témoins les plus gênants qui soient — les invités de son frère devant qui il n'est surtout pas question qu'elle fasse scandale — tout comme le foetus, provocation intolérable dans l'austère salle à manger familiale.

Par une sorte de paradoxe, *Laura Laur* mettrait en discours un personnage qui, foetus, petite fille ou femme, est déjà mort, ce qui permet de dire que tant au niveau de la fiction qui la supprime que de la narration qui l'ignore, le personnage central de ce roman est loin d'être mystérieux, il n'est pas là. Regardant des films pornos dans une chambre de motel, Gilles, tel un lecteur obstiné, la cherche en vain :

*il regardait, il voulait reconnaître Laura, et essayait de saisir les visages, de les nommer, d'en nommer un seul, celui-là. [...] Il pouvait casser l'écran, il ne trouverait rien. Il pouvait casser Laura, il ne trouverait rien. (p. 86)*

Roman par la négative donc, d'absence, de vide, de béance, mais il y a peut-être plus que cela, si on examine le court chapitre final. Chapitre atypique d'ailleurs, qui plutôt que de s'intituler d'un prénom, comme les quatre autres — Jean, Gilles, Pascal, Serge — affiche une question : «Es-tu prête?» (Ch. 5, p. 175). Il se trouve également que cette interrogation clôt le chapitre et le livre, sans qu'on y ait répondu. Adressée par le père de Laura à sa femme — qu'il a toujours appelée «Maman!» — la question est à côté, en porte-à-faux, non pas uniquement parce qu'elle n'entraîne pas de ré-



ponse, mais parce que la mère de Laura ne peut pas, vraisemblablement, être «prête», du strict point de vue de l'anecdote. Tout d'abord, elle avait déjà annoncé à son mari (p. 177) sa décision de ne sortir qu'en fin d'après-midi, alors que celui-ci parle de la messe de midi; ensuite, à ce moment précis, elle lit, dans sa chambre, un billet écrit par Laura il y a plusieurs années, presque effacé. Ce billet, qui constitue à la limite le seul accès direct du lecteur au discours de Laura, que dit-il?

*Maman chérie, tu es la plus belle, la plus petite, la plus grande de toutes les mamans du monde. Aujourd'hui que mon âge a deux chiffres, je veux te dire que je vais t'épouser un jour, tu vas voir, après avoir tué tout le monde. Laura, dix ans. (p. 180)*

En lui-même et de par sa position stratégique dans les dernières lignes du texte, ce billet mériterait certes une analyse ligne à ligne qui dépasse notre propos. Ce qu'on peut en dire, à ce moment-ci, c'est qu'il pose et impose une situation contradictoire;

— l'enfant, qui voulait tuer tout le monde, est trois fois morte;

— alors que la mère, dont le rôle, omniprésent dans ce roman, mais néanmoins toujours donné comme temporaire<sup>5</sup>, non seulement demeure, en situation finale, mais elle vient de renaître:

*La mère ouvre les yeux. Ah, oui, se souvient-elle, j'étais au monde...*

(début du ch. 5, p. 177)

Situation contradictoire mais aussi tendue vers l'arrière, par rapport au point de départ où Laura, focalisée par Jean, avait déjà dix ans, même davantage. La finale invite donc à tout recommencer à zéro, dirait-on, à partir d'un nouveau désir de la mère, à cette réserve près que celle-ci n'est même pas prête... Ici, le prénom en décroissance — Laura ↯ Laur — doit être reconvoqué à l'appui. C'est bien de cela dont il s'agit, un livre de préliminaire, un livre de préalable, un livre qui «prénomme» mais qui ne nomme pas, qui ne dit pas, en tout cas pas encore.

On peut pour cela avoir l'impression d'un mouvement de marche-arrière, par rapport à *Flore Cocon*: est-ce pour préparer un saut plus long? Je n'en sais rien, et j'hésite, finalement, à savoir si *Laura Laur* est un roman difficile ou un roman

pas réussi. Une certaine apparence d'arbitraire, voire de gratuité, dans la marche du discours, est-elle à mettre au compte du côté pénible du propos, ou d'un vacillement de l'écriture?

À moins qu'au vu de la situation finale, il faille comprendre que Laura n'est pas du tout morte, et que ces personnages masculins qui s'étourdissent par elle, elle les a bien tués, comme elle rêvait de le faire à dix ans, mais dans le texte. En effet, elle les a réduits à être les signifiants par lesquels le discours fait naître à la fin un texte à lire qui est bien, cette fois, celui de Laura Laur. □

1. Suzanne Jacob, *Laura Laur*, Paris, Éd. du Seuil, 1983, 183 p.
2. Suzanne Jacob, *Flore Cocon*, Montréal, Éd. Parti-Pris, 1978, 124 p.
3. L'exemple récent des *Fous de Bassan* vient immanquablement à l'esprit. Ou, pour prendre un exemple plus ancien: *Le Voyageur sur la terre*, de Julien Green, et combien d'autres encore.
4. Dans le chapitre intitulé *Serge*, il est indiqué que la femme de Gilles aurait dû faire le lien entre le nom de famille de son collègue et celui de l'ancienne maîtresse de son mari, soit «Laur».
5. Cf. Pascal, au sujet de Laura qu'il appelle pourtant «bébé»: «C'est une mère, on ne peut pas passer sa vie avec sa mère.» (p. 129)

*Les Éditions de l'Université d'Ottawa  
seront heureuses de vous accueillir  
au Salon du livre de Montréal.  
Vous y verrez leurs nouveautés  
de 1983 au stand 429.*

Éditions de l'Université d'Ottawa  
65, avenue Hastey  
Ottawa K1N 6N5